

« Durant les six mille premières années du monde [...], l'architecture a été la grande écriture du genre humain », Victor Hugo, Notre-Dame de Paris

Retour à Porto-Novo

Porto-Novo, Hogbonu, Adjatchê. La capitale du Bénin porte trois noms car ses racines sont multiples. Sa Grande Mosquée aussi est un livre d'histoire, un livre trilingue. Elle n'est pas si vieille, elle a 110 ans, mais elle résume à elle seule toute l'histoire du pays. Elle parle la langue du Coran grâce aux marchands songhaïs descendus de Gao. Elle parle la langue du colonisateur portugais avec un accent d'outre-mer. Et elle parle une autre langue que mes ancêtres m'ont transmise.

-La couverture-



Vue extérieure de la Grande Mosquée de Porto-Novo, C.P. : Kenneth Djinadou, 2025.

Si vous prenez à gauche après le Grand Marché, vous la verrez se dessiner au-dessus du damier rouge des pavés de béton. Une église baroque ? Non, vous êtes trop distrait. Je sais ce que vous vous dites. On dirait une église d'Amérique latine perdue dans le Golfe de Guinée. Etrange n'est-ce pas ? La Grande Mosquée de Porto-Novo apparaît d'abord comme un mirage. Pour comprendre, il faut s'approcher lentement comme on appréhende un livre ancien. Venez

voir. On va devoir se glisser entre les fidèles du vendredi, entre les vendeuses de bissap en *boba* et les mana-mana. Ce n'est pas un problème pour moi, je sais fendre la foule.

Regardez, la couverture est jaunie et mitée. L'harmattan a soufflé et l'a délavée. Alors, elle a pris cette couleur de cuir vieilli. Surtout les deux minarets qui sont là comme des points d'exclamation. Avec le temps, on a vu apparaître leur derme rosé, à vif. On dirait qu'ils souffrent d'une maladie de peau, n'est-ce pas ? D'autres, plus doctes que moi, préfèrent y voir un palimpseste. En tout cas, je trouve qu'il y a quelque chose d'un peu incommodant à regarder sous les cicatrices du temps. Un peu comme discerner le visage du danseur sous le masque qui s'effrite. Mais, je tenais surtout à vous avertir. Cet ouvrage n'est pas une autre Sainte-Sophie, ce n'est pas une église convertie en mosquée. Non, nous les Agoudas, nous avons voulu illustrer l'ouverture d'esprit de notre pays en ce lieu. Nous avons dans les mains la langue des murs. Celle que nous avons apprise au Brésil. On nous a demandé de faire une mosquée sur le terrain offert par l'un des nôtres. Alors nous avons fait une mosquée. Du moins en apparence.

À première vue, l'édifice parle la langue des chrétiens. Forcément, c'est celle qui nous est la plus familière. Celle qui a marqué notre peau et cadencé nos journées, là-bas, de l'autre côté de l'Atlantique. Le fronton est coiffé par des courbes enveloppantes. Ça mes enfants, c'est le baroque. Les ouvertures sont en arc en plein cintre. Elles sont serties de fenêtres en bois ajouré qui rappellent les *fazendas* du Brésil, celles de nos anciens maîtres. Bref, il y a comme un air de Salvador de Bahia en Afrique. C'est déroutant vous ne trouvez pas ? D'autant que sur cette paroi les niches sont vides. Point d'ange ou de saint à l'horizon. À part moi bien sûr ah ah ! Alors on se raccroche aux colonnes pour se dire que c'est bien une église baroque. Cela dit, pour nous, ces colonnes géminées sont comme deux frères revenus de loin, main dans la main, sans chaînes, fatigués mais debout. Ils regardent vers l'Atlantique comme les six oculi qui ponctuent la façade, ronds comme le soleil après la mousson.

Pourtant, la lune est bien davantage l'astre de l'islam, nous sommes bien d'accord. Les croissants sont là, discrets, juchés en haut de l'édifice. Ils accueillent chacun une étoile à cinq branches. On les retrouve dans le fronton, à côté d'inscriptions en arabe, peintes à la main sur des parchemins de pierre. La Grande Mosquée est bien un livre sur lequel le Verbe est imprimé. Les feuilles d'acanthé ornementales deviennent des arabesques ou des motifs floraux qui conviennent à l'islam. Les deux cultures s'entremêlent. On discerne le vert des versets et le bordeaux de la vigne. Oui, nous avons bien offert à Porto-Novo la double promesse des dattes du vendredi et du pain du dimanche. Il n'est d'ailleurs pas rare que certains Béninois se rendent à la fois à l'église et à la mosquée. Ici, ils portent un nom. Ce sont les Chrio-Malés. Mais chut ! Il ne faudrait pas le dire trop fort. Regardez plutôt la façade, là, au centre, il y a une horloge. Elle indique le temps des hommes. Il est midi. Et elle vous dit que vous êtes mortels, elle vous rappelle à vos impératifs : être à l'heure à la prière, faire les courses, finir son travail. Tout cela ne me regarde plus.

Mais vous ne voyez toujours pas de signes de la langue des ancêtres dont je vous ai parlé n'est-ce pas ? Venez, il faut rentrer et oser regarder sous la couverture.

-Les pages intérieures -

Une fois le seuil franchi, vous réalisez que la forme chrétienne cache un cœur musulman. Les murs extérieurs de la Grande Mosquée chantent une mélodie créole venue du XVIII^e siècle mais les prières se déversent en arabe.

Dans la salle de prière, je déambule de la droite vers la gauche, et personne n'y trouve rien à redire. Les fidèles ne me prêtent aucune attention. De toute façon, tout est ouvert. On peut comprendre, il ne fait jamais moins de 25 degrés dans la journée à Porto-Novo. Regardez, on peut même mesurer le taux d'humidité à la moiteur des fronts. Alors, on fait rentrer l'air par ces fenêtres latérales aux accents circonflexes. Cette forme d'ogive est un peu plus islamique, c'est vrai. Et de grandes langues de lumières s'immiscent, elles aussi. Vous avez peut-être la chance de ressentir leur vigueur, vous. C'est admirable comme tout cela prend vie quand elles viennent surligner les tapis de prière. Tous ces petits paragraphes alignés, soigneusement tissés et dont la poésie ressort à la faveur du jour. C'est ce moment que je préfère. Quand la salle est zébrée par cette alternance de rais lumineux et de pans d'obscurité. Y a-t-il plus belle métaphore pour évoquer le parcours du croyant ?

Au fond, la Grande Mosquée est un livre sans image. L'islam les bannit. Mais ce n'est pas un livre sans rythme. Voyez les arcs qui répètent leur forme comme des rimes. Voyez la frise à carreaux beige et bordeaux qui cadence cet espace aussi rectangulaire qu'une page de bouquin. Je suis sûr que vous n'avez jamais vu cela ailleurs. Et puis, chers visiteurs, regardez cette alcôve sur le mur de la qibla, on dirait une fleur d'hibiscus qui vient d'éclore. C'est le mihrab, le cap, la direction sacrée. Mais il est aussi une métaphore architecturale. Il indique la présence du Prophète au milieu de ces hauts murs turquoise. Nous avons fait rentrer le ciel à l'intérieur et il est radieux.

Non, le ciel n'est pas sur le plafond, ce serait trop facile. La nef est plutôt la coque d'un bateau. Semblable à celles de ces navires qui ont marqué l'histoire de notre peuple, les Agoudas. Pas seulement notre histoire, l'histoire du Bénin tout entier, territoire malheureux sur la côte aux esclaves. Sur cette nef, vous voyez des milliers de points noirs, comme une constellation. Ils nous représentent, nous, les revenants. Les descendants d'esclaves rentrés sur le « continent-mère ». Je suis l'un de ces revenants. Avec mes frères agoudas, nous avons dissimulé notre histoire dans ce lieu. Nous, les Domingo, les Da Silva, les D'Almeida du Bénin. Nous avons superposé la parole des forçats à la parole d'Allah. Mais nous avons aussi dissimulé les esprits de nos ancêtres. Ils nous ont accompagné au Brésil tout en restant en Afrique, ils nous ont accompagné dans la mort tout en restant sur la Terre. Ce sont les divinités du culte vodun. Ils sont là, ils vous regardent. Voyez ces dizaines d'yeux blancs qui forment une frise sous la nef. Ce sont les yeux d'Obàtálá, le dieu-sculpteur. Le vendredi lui est aussi consacré. Alors, qu'ont les fidèles en tête en ce jour ? Allah ou Obàtálá ? A peine deux syllabes de différence. De là où je suis, je peux vous affirmer que le soir venu, certains fidèles quittent la mosquée pour se rendre dans les temples voduns ou effectuer des danses Guèlèdè. Certains ont même accueilli les esprits anciens dans des transes. Ici, au Bénin, les frontières entre les cultes sont poreuses comme le banco.

Sous les yeux du créateur de l'humanité, vous remarquerez d'étranges pattes rouges. Je vous présente Shango le colérique. C'est le fils d'Obatalá et l'esprit de la foudre et du tonnerre. Il représente les péchés qui nous guettent, les coulures en dehors de la feuille morale qui guide nos existences. Les excès, les femmes, l'argent. C'est un mélange de tout cela qui a causé ma mort. Enfin, devrai-je dire ma « mal-mort ». Ce qui explique que je sois encore dans le Kpo, dans le monde d'en bas, en train de vous parler. Je marche dans la mosquée comme on erre dans une maison que l'on a quittée depuis trop longtemps. Je connais chaque colonne, chaque fissure, mais les murs ne me répondent plus. Ni les hommes. Pas même les enfants. Ils me frôlent sans me voir, traversent mes pas comme si j'étais vent ou fumée. Ni Brésilien, ni vraiment Béninois, ni d'ici ni vraiment de là-bas. Je suis sur les deux rives. Un peu perdu. Comme tous les exilés qui viennent ou reviennent. Alors, après la construction de la mosquée, Shango s'est emparé de moi. Mes mains lourdes de bâtisseur sont tombées sur ma femme. Puis c'est le *kill-me-now*, l'alcool, qui m'est tombé dessus. J'ai tourné le dos aux ancêtres pour courir derrière les billets et me payer des chéries-trottoirs. Ni vraiment baptisé, ni tout à fait lavé par l'huile noire de Legba, ma famille m'a enterré sans me comprendre et sans me pardonner.

Allez, trêve d'apitoiement. Sortons d'ici. Il est temps de refermer cette histoire. Quand je vous aurai livré tous les secrets de notre œuvre, peut-être que l'on m'acceptera dans le Guinhou ou peut-être que je deviendrai pierre, je ne ferai plus qu'un avec le bâtiment. C'est ce qui arrive à certaines divinités du culte vodun.

-La quatrième de couverture-

Ces consoles saillantes en forme de essés, vous ne les verrez pas à l'avant. Si vous y voyez des têtes de serpent, vous n'aurez sans doute pas tort. Ils sont un hommage à Dangbè, le serpent bon. Il a assisté à la création et il soutient l'univers comme les modillons soutiennent les corniches. L'harmonie entre ces trois cultures, c'est à lui qu'on la doit. Bien loin de l'image que l'on se fait des reptiles, il symbolise la douceur et la sagesse. Tout ce que j'ai oublié d'être lorsque j'étais mortel. Ô Dangbè ! Pardonne-moi.

Si vous descendez les quatre marches après le perron qui prolonge la Grande Mosquée, vous pourrez vous procurer quelques douceurs disposées sur les guérites des vendeuses ambulantes. Je vous conseille les *yovo doko*, des beignets, de la farine de manioc, de la bouillie de tapioca. Chez celles qui disposent d'un petit grill vous goûterez les *tchantchangas* moyennant mille francs CFA. Mais s'il vous plaît, prenez de quoi faire une offrande à Dangbè, il est le pont entre les mondes, le médiateur. Demandez-lui de m'accepter dans le Guinhou. Et surtout, demandez-lui de protéger la Grande Mosquée. Regardez comme ses portes sont râpées, délavées par le vent et la poussière. Regardez ce pan de mur sous lequel on voit saillir les bancos. Regardez ce toit d'où dépasse la ferraille. Ce travail de sagouin ce n'est pas celui des Agoudas. Ce sont les extensions successives, l'une d'elles abrite l'école coranique là-haut. Pauvres enfants, le ciel risque de leur tomber sur la tête. Et cet arbuste qui pousse sur le contrefort gauche. Serait-ce un manguier, ou peut-être un kinkéliba ? On peut y voir un signe de décrépitude, certes. Mais les plus optimistes d'entre vous y verront la preuve que les motifs végétaux gravés dans la pierre ont enfin pris forme, que les histoires prennent vie, que le récit

est foisonnant, qu'on ne peut pas le censurer, que parfois l'histoire dont on est l'auteur finit par nous échapper.

D'ailleurs, si vous m'entendez c'est que votre esprit s'est évadé. Vous êtes en état de transe. Moi, je vais aller m'agenouiller devant le Christ, devant Allah ou Obatalá, devant qui m'acceptera. Vous, vous allez vous réveiller. Désormais, vous aurez en vous un fragment de vodun. Comme chaque Béninois, comme chaque pierre de la Grande Mosquée dont vous avez lu les murs sur des pages imprimées. N'oubliez pas qu'elle est écrite à l'encre du syncrétisme et de l'hospitalité. Quoiqu'en disent les fanatiques – et honnêtement il y en a autant que de moustiques au crépuscule – un récit sacré inclut toujours sans effacer. Ainsi, notre édifice ne se lit pas d'un trait. Non, il faut revenir, réinterpréter.

Nous avons souffert, mais nous refusons l'oubli. Et avec cette construction nous avons plié la carte. Nous avons fait se rejoindre l'Afrique, l'Amérique et l'Europe. Nous avons fait se toucher le christianisme, l'islam et le culte des ancêtres. Nous avons écrit notre histoire, celle de la traite, de l'exil et du retour. Au fond, vous voyez, les Agoudas n'ont pas tourné la page.

Vincent Tricarico est professeur agrégé d'histoire-géographie et artiste-peintre. Il a bâti sa culture littéraire et artistique en tant qu'élève des classes préparatoires du lycée Joffre de Montpellier. Ses tableaux vifs, inspirés par la culture andalouse, ont été exposés à plusieurs reprises en région parisienne. A l'origine d'un livre intitulé *Le Ciel par-dessus le toit* publié à compte d'auteur et de différents poèmes parus dans des revues régionales, il vit et trouve désormais l'inspiration à Sète.